

**Zeitschrift:** Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles  
**Herausgeber:** Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel  
**Band:** 2 (1867)  
**Heft:** 5-6

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Le Rameau de Sapin

1<sup>re</sup> Année.

Mai &amp; Juin 1867.

## Essais de domestication.

Parmi les objets inscrits au programme de notre société, l'acclimatation d'animaux utiles occupe un des premiers rangs. Pour encourager cette branche de nos travaux, M<sup>r</sup> le prof<sup>r</sup> Sacc, dont la générosité est inépuisable, nous procura une perdrix bartavelle, dont je fus chargé de prendre soin. — La bartavelle (*Perdix saxatilis*) ressemble à la perdrix grise, assez commune chez nous, mais elle est plus grosse, plus forte et a les pattes, le bec et les paupières rouges. Son dos est gris-bleuâtre, ses épaules rougeâtres, sa gorge blanche bordée de noir; la poitrine forte sur les côtés des barres transversales rousses à bords noirs et des taches brun-marron. Elle vit généralement par compagnies; on la trouve presque partout dans les Alpes, et elle est le gibier le plus répandu dans le midi de l'Europe, le nord de l'Afrique et l'Orient où, dans certaines contrées, en particulier les îles de l'Archipel, on la mène paître comme les oies et les dindons. — Dans les vallées méridionales des Alpes, les bergers prennent très souvent les petits au sortir de l'œuf & les élèvent comme des poussins; ils sont aussi familiers que les poultes durant toute la 1<sup>re</sup> année, mais quand vient le printemps, ils disent adieu aux chalets et s'envolent dans les régions élevées pour y vivre en pleine liberté. Pour prévenir cette évasion, les paysans ont soin, pendant l'hiver, de les expédier sur les marchés des villes, où ils entrent pour une part notable dans l'alimentation.

La première bartavelle nous fut donnée par M<sup>r</sup> Sacc le 7 mai 1866; elle semblait assez apprivoisée, cependant elle piquait vivement quand on lui présentait le doigt. Ses essais heureux de domestication entrepris par la Société d'acclimatation du Tyrol, ainsi que les succès des Espagnols, étaient pour moi des garanties de réussite. On verra bientôt que je devais éprouver bien des mécomptes. — Au bout de quelques jours, mon bel oiseau me paraissant trop à l'étroit dans l'espace de cage où je l'avais renfermé d'abord, je fis construire une volière avec un fond mobile, qui put s'élever à volonté, afin que la volière étant posée sur le gazon, la perdrix pût arracher elle-même le trèfle servant à sa nourriture. J'avais observé qu'autant elle aimait la verdure quand elle était fraîche et attenante au sol, autant elle la dédaignait quand on la lui donnait fanée. — Le 13 mai, la volière était achevée; c'était un jour de congé et je me réjouissais d'établir ma bartavelle dans sa nouvelle habitation. Peu s'en fallut que je ne l'y visse jamais. Ignorant la force extraordinaire de ces animaux, je négligeai d'opérer le transfert dans un local fermé. Me voilà donc, dans notre verger, à ciel ouvert, soulevant d'un pouce ou deux le couvercle de la cage et y introduisant la main avec précaution. Tout à coup l'oiseau me piqua à plusieurs reprises et faisant un effort prodigieux, se débarrassa de ma main, souleva le couvercle et du même élan partit verticalement dans les airs. Cela fut si prompt, qu'au moment où je levais les yeux tout interdit, elle redescendait déjà pour se poser sur un toit à 25 pieds de hauteur. — On peut juger de ma consternation. Cependant je repris courage en remarquant que l'avant-toit, où elle se trouvait, n'était pas inaccessible. Sans paraître étonnée de sa nouvelle situation, elle faisait sa toilette au soleil; heureusement pour moi, cette opération semblait fort la préoccuper.

Je la laissai bien tranquille et j'allai chercher un drap, espérant être assez heureux pour m'en approcher et assez adroit pour la prendre en la courant de mon drap comme d'un filet. — Marcher sur les toits n'est certes pas chose facile, mais marcher sur les toits, à la poursuite d'une bartavelle, est une expédition qui, si elle s'est vue, ne doit pas s'être vue souvent. J'avais encore trois ou quatre pas à faire pour l'atteindre, lorsque, se doutant de mon intention, elle s'évola de nouveau et alla se poser sur une terrasse située un peu plus haut.

Un voisin charitable, touché de mon embarras et de mon chagrin, imagina de saisir sournoisement les pattes de la fugitive avec des pincettes de cheminée, en se glissant derrière des caisses à fleurs. Mais il eut beau déployer toute son adresse, ce stratagème n'eut pour effet que d'envoyer notre bartavelle sur le faite du toit le plus élevé, d'où elle nous jetait des regards de défi. — Pour complaire à mon voisin, fécond en expédients, nous essayâmes les séductions d'un miroir à abruties; mais l'oiseau dédaignait ces misères et ce moyen n'eut pas plus d'effet que les pincettes.

— Il ne reste plus qu'un parti à prendre, dit le voisin en se grattant l'oreille. — Lequel, s'il vous plaît — La tuer, ma foi, plutôt que de la perdre, on pourra du moins l'empailler. Et ramassant des pierres il se mit à lapider la pauvre bête qui, goûtant peu cet exercice, prit son vol et disparut dans les nues.

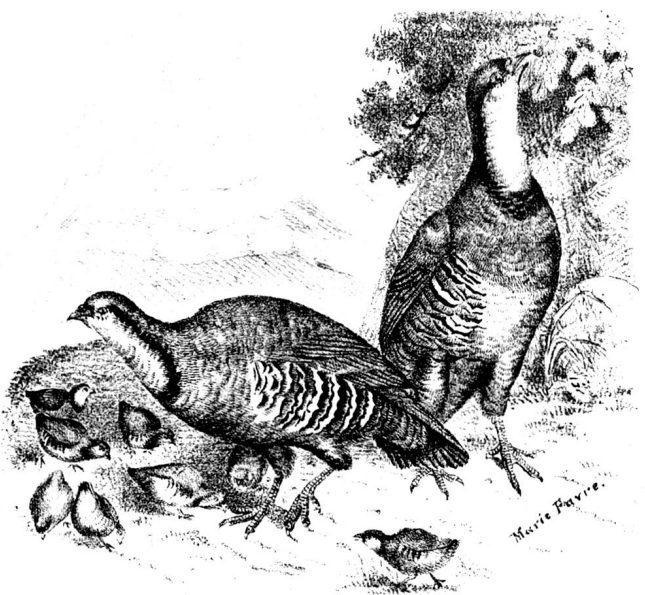
Je la surpris; elle se jeta sur un pommier nain et je combinai mon plan d'attaque. — Couché à plat ventre, je rampai jusqu'au pied de l'arbre. La perdrix me regardait et semblait avoir pitié de moi; elle ne s'éleva pas. Retenant mon souffle, j'allongeai peu à peu le bras, j'ouvris la main et me soulevant, je sentis bientôt une patte que je serrai de toutes mes forces. Malgré les cris de la prisonnière, je la tins solidement et après avoir poussé un soupir de satisfaction, je la reportai joyeusement à la maison. Elle eut aussitôt une aile coupée, pour négliger les angoisses et les fatigues d'une nouvelle évasion.

Dans sa nouvelle demeure, elle avait tout pour être heureuse : herbe fraîche, graine choisie, soleil, espace, eau claire, rien ne lui manquait, sauf la liberté. Elle en avait joui pendant quelques heures, et cela suffit pour dénaturer entièrement son caractère; au lieu de se résigner à son sort elle se précipitait sans relâche contre les barreaux qui la retenaient captive et elle finit par se tuer. Un matin du mois de septembre on la trouva gisant vide sur le sol.

Quelques jours après M. le prof. Saxe fit don de deux autres bartavelles; beaucoup moins sauvages que la première, elles étaient déjà presque apprivoisées. Elles ont figuré à l'exposition agricole de Colombier, et ont valu au Club jurassien un prix de 5 fr., accompagné d'une médaille de bronze, que nous conserverons précieusement, et qui était destinée sans doute à encourager nos bonnes intentions. — Ce premier succès exalta l'imagination des membres de la société et leur ouvrit des horizons nouveaux; animés d'un généreux élan, nous voulions nous vouer à une domestication générale, acclimater tout le monde. — Grâce à l'obligeance de mon père j'eus une volière beaucoup plus vaste où mes perdrix pussent vivre à l'aise. Cette fois le transfert s'accomplit sans accident; j'avais appris à mes dépens à connaître le prix des précautions. Le lendemain du déménagement, l'un des oiseaux tomba malade et perit dans la journée. Le revers tempéra singulièrement mon enthousiasme; je craignais qu'un destin pareil ne vint frapper le dernier exemplaire qui réunissait toutes mes espérances. Heureusement il n'en fut rien. Loin de paraître attristée du départ de sa compagne l'autre perdrix n'en devint que plus gaie; tous les matins elle poussait de petits cris d'appel et passait son temps à voletter d'un noisetier sur une saillie de rocher; elle était si familière qu'elle mangeait dans ma main; son plumage était devenu de la plus grande beauté et provoquait notre admiration.

Mais le 30 Décembre arriva une paire de faidans argentés, destinés à être bientôt l'ornement du jardin anglais de notre ville. A peine étaient-ils introduits dans la volière commune que l'un d'eux s'élança sur la pauvre perdrix. Celle-ci effarouchée jeta les hauts cris et se précipita du côté de la porte qui, ouverte au même instant, lui permit de s'échapper. Son premier coup d'aile la porta à plus de 40 pieds de hauteur; de là, poussée par un vent des plus forts on la vit se diriger du côté de la montagne. — On dit que le 1<sup>er</sup> Janvier un petit garçon allait de maison en maison, cherchant à rendre une espèce de perdrix qu'il tenait pour rare et dont il voulait au moins trois francs. C'était peut-être notre bartavelle. Puisse-t-elle avoir procuré un joyeux nouvel-an à cet enfant!

On voit par cette série d'échecs que la domestication n'est pas chose facile et qu'elle ne peut être entreprise en se jouant. Elle exige des qualités sérieuses que nous ne possédons pas encore mais que nous nous efforcerons d'acquérir. Malgré nos mécomptes, mes amis et moi nous ne perdons pas courage, et nous avons l'espoir d'obtenir plus tard des résultats meilleurs. — Plus le but est élevé, plus on est heureux de l'avoir atteint!



F. L. Ferrier. studt.  
Wagl.

**C** Le Crapaud accoucheur (*Alytes obstetricans*)  
est un petit animal assez peu connu; ses moeurs cachées le dérobent en général aux regards. Mais il ne faut pas le confondre avec ce gros crapaud gris, injustement détesté, qu'on voit à la nuit tombante se traîner sur les routes et dans les allées des jardins. Le Crapaud accoucheur ne dépasse pas un pouce et demi de longueur; son aspect ne provoque pas le dégoût et son dos n'est pas criblé de ces cryptes (cavités) d'où suinte une humeur venimeuse et qui sont si apparentes chez le Crapaud ordinaire. Ses allures sont plus vives, il court assez vite et saute par petits bonds. Il ne mérite pas réellement le nom de Crapaud, aussi la science en a-t-elle fait un genre à part



qui a sa place dans la famille des grenouilles (Ranides). Il a le dos d'un gris cendré parsemé de taches plus foncées et de petits points noirs; le ventre est d'un blanc sale orné de chaque côté d'une ligne de verrucosités blanches (qqfois pointillées de rouge).

La vie terrestre est toute souterraine, c'est ordinairement sous les pierres, dans les fentes des rochers ou plutôt dans les canaux souterrains creusés dans la marne par eux-mêmes que ces petits batraciens vivent, plutôt en société que solitaires. Mais toujours dans des endroits rapprochés de quelque anse. — Il sort rarement de sa retraite; c'est plutôt la nuit qu'il fait ses sorties peut-être pour chercher sa nourriture. Cependant on réussit assez bien à le faire sortir, si l'on imite son cri, qui se compose d'une seule note et qu'il fait entendre de temps en temps. C'est souvent ainsi que j'ai pu me procurer cet animal que sa couleur confond avec les pierres et la terre qui lui servent de refuge. — Il se nourrit d'insectes, de vers, de crustacés etc. j'ai trouvé dans l'estomac, de petites cloportes, des débris d'une lycose, d'une limace etc.

Au mois de Mai, la femelle pond 50 à 60 oeufs, d'un jaune pâle, gros comme des lentilles; elle est aidée par le mâle qui, à leur sortie, saisit les oeufs disposés en chapelet, et les tourne autour de ses cuisses. C'est de là que vient son nom. Ainsi chargé, il se retire au fond de son souterrain, où il demeure complètement enfermé jusqu'à la parfaite maturité des oeufs. Dès que son instinct l'avertit que le moment de l'éclosion approche, il se rend dans une flaque d'eau où il dépose son fardeau précieux et reprend ensuite le chemin de sa demeure. Peu de temps après, les enveloppes des oeufs éclatent et il s'en échappe de petits têtards. — On a aussi observé, mais exceptionnellement, des femelles, aux cuisses desquelles étaient fixés des oeufs.

M<sup>r</sup>. Agassiz est, à ma connaissance, le premier qui ait cité cette espèce dans notre canton où il ne paraît pas rare. On en trouvait à la manière de l'Écluse avant l'établissement de la nouvelle route. J'en ai trouvé en grand nombre à la manière de Hauterive, dans les interstices et les fentes des rochers situés au-dessus des couches de la marne bleue. Une fois, en soulevant une pierre, je vis sept de ces animaux qui étaient, pour ainsi dire, entassés dans un creux qu'elle recouvrait. — Cependant le Crapaud accoucheur paraît aussi habiter les hautes vallées de notre pays; c'est ce que prouve la découverte d'un de ces animaux que je fis aux Moulins, près des Verrières, en creusant dans de la molasse marine, où je cherchais des pétrifications. A un pied et demi de profondeur je trouvai un crapaud de cette espèce qui, chose curieuse au mois d'Août, portait encore des oeufs attachés à ses cuisses.

L<sup>r</sup>. Delachaux, étud. en médecine.

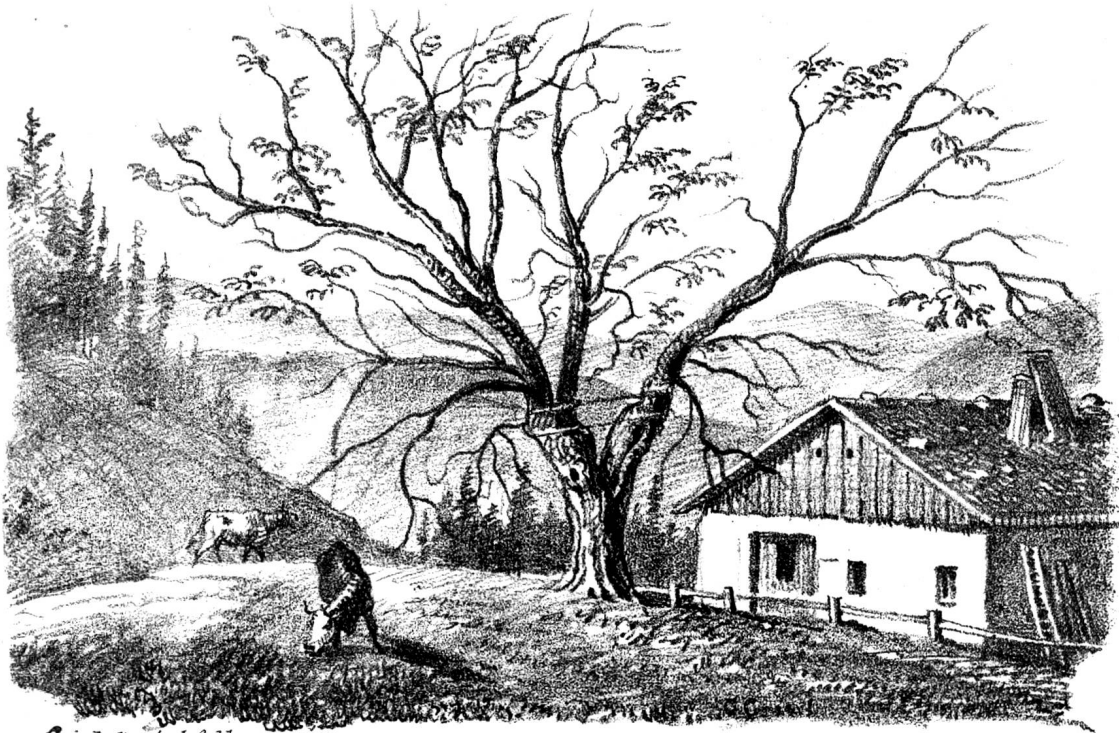
### Les noyers au Val-de-Travers.

On croit généralement, dans notre canton, que le noyer ne peut prospérer au-dessus des bouquets de pins et de chênes qui ombragent le vignoble, et qui forment la zone inférieure des forêts. Je partageais, comme bien d'autres, cette croyance jusqu'au moment où j'ai pu me convaincre du contraire dans une promenade que je fis dernièrement sur les pentes boisées des environs de Fleurier.

A trois cents pieds au-dessus de ce village, sur un plateau incliné, situé à l'Envers, fermé à l'est par une forêt de sapins, ouvert au vent d'Ouest, se trouvent quelques maisons de ferme, entourées de frênes, de hêtres, de pommiers et de pruniers. Pendant l'hiver, c'est un site sauvage où la neige s'entasse, profonde et dure, le soleil, dans les beaux jours, n'y envoie que quelques pâles rayons, avant de disparaître. Depuis longtemps déjà, le versant opposé est dégariné de neige au printemps, tandis que le plateau de La Font est encore recouvert d'un épais tapis blanc. — Les sentiers qui conduisent le promeneur sur ce contrefort jurassien sont raides et tortueux, c'est la 1<sup>re</sup> étape de l'ascension du Châsseron; des sapins à vos pieds, des sapins sur vos têtes, les clochettes des troupeaux, les grandes gentianes, le Vétatre blanc, tout vous dit que vous êtes en vrai pays de montagne.

Personne ne s'attend à trouver, à une telle altitude, le noyer, l'arbre consacré à Jupiter. J'en ai cependant compté quatre, mesurant au tronc trois pieds de diamètre. Ce sont des arbres de belle venue, élancés, étendant leurs branches sur





Grisel, d'après A. Gedranc.

les maisons voisines, ce les élevant à une hauteur de trente à quarante pieds. Le propriétaire m'a déclaré qu'il récolte en moyenne et par arbre cinq boisseaux de belles et bonnes noix "qu'il n'échangerait pas contre les meilleures du marché de Fleurier". Il prend un soin tout particulier de ses noyers dont l'un, violemment secoué par les vents de l'an dernier, a le tronc fendu; une forte chaîne rapproche les parties détachées à se séparer. "Pourvu

qu'il ne se fende pas davantage," a ajouté le brave homme, en s'assurant si la chaîne était bien tendue, et si elle remplissait convenablement son office.

Ces arbres ont été plantés au commencement de ce siècle. — A quelques pas de sa maison, notre montagnard a mis en terre, l'année dernière, quelques noix qui ont poussé leurs jets. Ceux-ci sont entourés d'épines, afin de les préserver de la dent insatiable des chèvres. "Voyez, Monsieur, sans cette précaution, mes noix ne réussiraient pas; ces maudites bêtes me débiottent tout; l'autre jour n'ont-elles pas mangé mes roses, de belles roses en pot, que j'avais mises "à la pluie". — La font n'est pas le seul endroit du Val-de-Travers qui possède des noyers; la ferme de Sassel située en face et du côté opposé de la vallée, compte aussi les siens. Quoique plus bas et exposés au soleil levant, ils produisent moins de fruits. J'attribue ce fait à la nature sablonneuse du sol, qui nuit également aux pommiers voisins. — Plancemont, au-dessus de Courret, a également un fort beau noyer d'un bon rapport; il a donné l'année passée cinq boisseaux de noix. — On en cite aussi plusieurs dans le voisinage de Travers.

Dans notre canton, le Nignoble n'a donc pas seul le noyer en partage; le Val-de-Travers et le Val-de-Truy peuvent lui disputer cet avantage, seulement il faudrait en planter en plus grande quantité. — Pourquoi n'aurions-nous pas des noyers de préférence aux tilleuls et aux marroquiers? Ils seraient arbres d'Ornement tout aussi bien que ces derniers, et auraient de plus le précieux avantage de gratifier ceux qui les cultiveraient, et d'un frais ombrage et de fruits que chacun aime. Enfin le tronc du noyer, dont le bois, aussi beau qu'excellent est employé à une foule d'usages, donnerait un bénéfice bien supérieur à celui de tout autre arbre.

J'engage donc les jeunes clubistes montagnards à insister auprès de leurs parents et de leurs amis afin que l'on plante le noyer dans nos vallées moyennes; ils pourront eux-mêmes se procurer facilement des plants de cet arbre, ou à défaut mettre en terre des noix, qu'ils ne tarderont pas à voir se transformer en arbres de dimensions respectables.

Fleurier 1867.

A: Guehrart. inst.

Pour compléter la note intéressante de M. G. nous ajouterons qu'on trouve des noyers même au-dessus de la Chaux-de-fonds; l'un, encore jeune au Point du Jour, l'autre de belle taille et donnant des fruits, dans la propriété voisine appartenant à M. L. A. Quinmannen Hurd. — Végétation extraordinaire. — M. Fritz Ladame, à St. Aubin, nous apprend qu'ayant ouvert une courge de trois ans, mais parfaitement intacte et dont on a pu manger la chair, il a trouvé, dans l'intérieur, des pepins qui avaient poussé des germes de la longueur d'un bon demi-pied, munis d'une racine pivotante et d'une tige glabre avec feuilles sortant du pepin. Il accompagne sa communication d'un échantillon desséché. — Le même nous rapporte que le 2 mars écoulé, une grande quantité de poissons furent jetés sur le rivage, près de Naumarcus, par la violence des vagues qui soulevait la bide. Plusieurs habitants des villages voisins ont ainsi rempli des corbeilles de petites perches, de bondelles et de palées. On s'est même servi de bèches pour déterrer des poissons que le choc des lames recouvrait de sable. — Les peupliers du Bied étaient entièrement couverts de glace provenant de l'écume des vagues.

La Rédaction.

# M

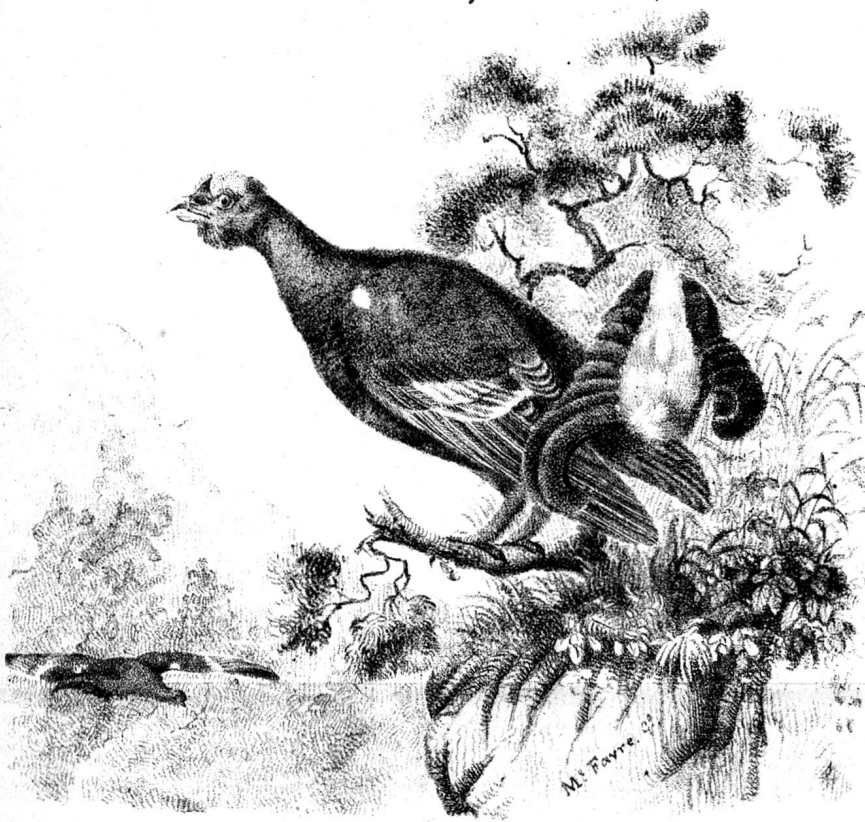
## Le Coq de bruyère

Vous avez en Suisse quatre espèces de Tétrins : le Tétrin Alpkahou Grand Coq, le Tétrin Birkahou Coq de bruyère ; le Tétrin Gelinotte ou simplement la Gelinotte et le Tétrin Parmighate connu sous le nom de Perdrix blanche.

Les caractères communs à la famille des Tétrinidés sont un bec court et robuste, emplanté à sa base ; les sourcils nus et couverts d'une peau rouge, les tarses emplumés en entier ou partiellement, 3 doigts devant réunis,

ainsi que le pouce par une membrane jusqu'à la première articulation ; les ailes concaves et courtes, la queue formée de 16 ou 18 plumes.

Le Tétrin Birkahou est appelé faisán par les paysans valaisans et savoisiens. Il tient le milieu par sa taille entre le Grand Coq et la Gelinotte, et a les proportions d'une poule de basse-cour. Le mâle pèse 2 à 3 livres ; il est facilement reconnaissable à son plumage noir bleuâtre. — Les rémiges secondaires sont terminées par un liseré blanc, et cette couleur, qui s'étend aux couvertures alaires, tranche complètement avec celle du reste du corps. — La queue est bifurquée avec les deux plumes extérieures contournées en avant, ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de Tétrin à queue fourchée. — Il a les



plumes des jambes longues et se continuant sur les tarses. La tête de même couleur que le corps est terminée par un bec noir, dont la mandibule supérieure est recourbée à sa pointe. — Les jeunes coqs, avant la 1<sup>re</sup> mue ressemblent à la femelle ; celle-ci, plus petite que le mâle, ne pèse pas plus de 2 livres. Elle est d'un gris-roussâtre, et on retrouve chez elle les deux raies blanches signalées à l'aile du Coq. La queue noire barrée de roux, n'a pas les plumes latérales contournées en dehors. — Lorsque le printemps est arrivé, la femelle construit son nid dans la région moyenne des montagnes, où elle a moins à craindre la brutalité du Coq, qui va même quelquefois jusqu'à la tuer à coups de bec et à briser les oeufs.

Le nid est toujours préparé dans quelque trou entre les bruyères, ou au pied d'un sapin dont les branches pendent à terre. Il se compose simplement de mousse, de paille ou de feuilles sèches, et c'est là que dans le courant de mai, la poule dépose de 6 à 12 oeufs oblongs, jaunâtres avec des taches couleur de rouille. — La femelle ne s'écoule qu'à regret pendant l'incubation qui dure 24 jours ; à peine les petits sont-ils éclos, qu'elle les conduit à la recherche de leur première pâture, veillant constamment sur eux, comme une poule sur ses poussins. — Si quelque danger les menace, ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'elle les abandonne, et encore ne s'éloigne-t-elle jamais assez pour les perdre de vue.

Leur nourriture consiste en larves et en vermineux et plus tard en baies de myrtille, de framboisier, et en mûres sauvages. — Les courées, auxquelles se joignent souvent de vieux mâles, restent réunies sous la protection de la mère jusque vers le milieu de septembre ; après cette époque, on ne trouve guères plus de 2 ou 3 individus ensemble. — En hiver, ils ne quittent pas les montagnes, mais s'enfoncent volontiers dans les grands bois, où ils se nourrissent de boutons d'arbre et d'insectes. — Ils se creusent aussi de longues galeries sous la neige, pour atteindre les fruits desséchés des myrtilles. Ils avalent en outre, comme tous les Gallinacés, de petits fragments de pierre pour aider leur digestion.



Au printemps, on peut entendre de fort loin les roucoulements passionnés des Coqs, qui, à ce moment de l'année perchent plus que dans les autres saisons. Ils se livrent alors, comme nos coqs domestiques, des combats à outrance qui se terminent quelque fois par la mort de l'un d'eux. Guidés par leur chant, les braconniers détruisent un assez grand nombre de ces oiseaux. Il est en effet bien plus facile de s'en approcher au printemps qu'en Automne, époque où ils courent dans les broussailles et le plus souvent partent de loin avec un vol bruyant et rapide.

On les trouve un peu partout dans les Alpes jusqu'à une hauteur de 5000 à 6000 pieds et ce n'est que par accident qu'on les rencontre en plaine, où ils ne font que de courtes apparitions. — Le Môle le Voiron et surtout les montagnes qui surplombent la vallée de l'Arve, sont les endroits où on chasse de préférence le petit Tétrard. — Ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant 2 ou 3 ans, le versant oriental du Grand Salève a été habité par une compagnie de coqs, dont plusieurs ont été tués. Ils n'y ont pas reparu depuis 1864. Il paraît aussi assez probable qu'un nid de Coq de bruyère a été détruit, il y a 4 ou 5 ans, par des bergers, sur le Petit-Salève. Quelle est la cause de cette courte visite? C'est ce qu'il serait difficile d'indiquer. A la même époque, cependant, on a signalé sur le Grand Salève une compagnie de Perdrix rouges qui, depuis deux ou trois ans, ont émigré au Petit Salève. Il est donc possible qu'une coupe de bois, faite dans ce temps là, ait assez dérangé Coqs et perdrix rouges, pour leur faire quitter le pays.

Pourquoi les gastronomes Saporis ne nous envoient-ils pas en échange des petites chandelles que nous leur expédions, quelques centaines de Tétrards pour en repeupler nos montagnes? Le nombre de ces oiseaux est excessivement considérable dans les régions septentrionales, tandis que chez nous, il est rare qu'un chasseur tue plus de quatre ou cinq coqs dans une partie de chasse de plusieurs jours.

Genève Mars 1867.

Léon Mauvois. — W. Demole.



## Papier de Sarments.

La rareté toujours plus grande et le prix de plus en plus élevé des chiffons employés pour la fabrication du papier ont engagé bien des personnes à se mettre en quête de fibres textiles qui puissent remplacer celles du chanvre, du lin ou du coton. Comme les tissus que l'on retire du règne animal, tels que la soie et la laine sont impropres à la fabrication du papier, il est tout naturel que les personnes, qui cherchent à remplacer les chiffons, dirigent leurs investigations et leurs expériences sur les produits du règne végétal.

Nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs un spécimen des résultats obtenus dans des essais entrepris dans la fabrique de Serrières. Ils verront peut-être avec intérêt un papier dans la fabrication duquel le bois entre pour une forte proportion. L'échantillon de papier d'emballage ci-joint est composé de 66 pour 100 de pâte de bois et de 34 pour 100 de chiffons provenant du mélange de mauvaises serpillières avec un peu de mi-laine. Les fibres ligneuses de la pâte de bois ont été retirées des sarments de vigne. Avant d'être transformés en pâte à papier, ces sarments ont subi une forte lessive avec de la chaux à une température de 100°. R. Cette opération a pour but de séparer les fibres, de la masse cellulaire tendre et molle du sarment. Les fibres obtenues ainsi à l'état de pureté sont triturées comme des chiffons, et sans autre préparation elles ont formé ce papier, dont la nuance brune est due à la couleur naturelle des sarments secs.

Serrières Mars 1867.

Ernest Lambelet, étud.

— Observations faites à la Sagne. — En parcourant les cahiers d'observations faites en 1865 par la Section de la Sagne, nous rencontrons des détails de statistique fort curieux, que nous présentons aux lecteurs, non pas seulement pour leur intérêt propre, mais pour montrer l'activité qui a été déployée dans cette section et le zèle qui anime ses membres, ainsi que pour exciter une généreuse émulation. — Dans la Vallée on a compté 32 nids de cailles avec 368 oeufs. — 8 nids avec 91 oeufs ont été détruits en fauchant les foins. — 122 nichées d'hirondelles ont produit 488 jeunes — 103 nichées de rouge-queue avec 309 jeunes. — 51 de Corneilles avec 204 jeunes — 52 de moineaux avec 208 jeunes. — Dans le mois d'octobre, après le départ des hirondelles, on voit plusieurs de ces oiseaux qui visitent successivement tous les nids de la Vallée. — On note un nid de Pic noir avec 5 oeufs. — 2 nids de muscardin avec des petits. — On a récolté 2900 chars de foin (chiffre au-dessous de la moyenne). On a fabriqué 41, 117 livres de fromage dans les 3 fruitières.

La Rédaction.





### Le Poirier Bataillard.

**A**

quelque distance du champêtre village de Bercy, dans les prés situés entre la route cantonale et le lac, se dresse un arbre isolé, à la forme étrange. Un tronc énorme, creux, qui semble ne se soutenir sur terre que par l'épaisseur de son écorce, sert de piédestal à deux grandes branches qui paraissent former deux arbres particuliers. — C'est le poirier connu dans le pays sous le nom de bataillard — S'il faut en croire la chronique locale, c'est sous cet arbre que se seraient arrêtés les chefs de l'armée des Confédérés, lorsqu'ils marchaient contre les Bourguignons, et qu'ils auraient formé le plan de la mémorable bataille de Grandson. — De ce moment, le modeste poirier est sorti de son obscurité et a pris le nom belliqueux de bataillard qu'il conserve encore aujourd'hui après avoir traversé plusieurs siècles et bravé bien des orages.

Cortailod 1867.

Albert Vouga.



### Le Groseiller des rochers. *Ribes petraeum*. Wulf.

On sait que les groseilles de nos montagnes ne sont pas précisément recherchées par les ménagères; en effet, si les grains sont souvent remarquables par leur grosseur, ils sont toujours d'une acidité notable. Pour s'expliquer ce fait, il suffit de remarquer que l'espèce de groseiller qu'on cultive généralement dans nos montagnes est différente de celle qu'on cultive dans le bas, c'est le *Ribes petraeum* Wulf. ou groseiller des rochers.

Cet arbuste est sans contredit le plus joli de nos Groseillers indigènes, lorsque au printemps il développe ses belles grappes de fleurs, d'un vert rougeâtre ferrugineux au milieu d'un feuillage d'un beau vert un peu brunâtre. Dans tout autre moment, on le distingue très difficilement de son proche parent le Groseiller rouge, *Ribes rubrum* L.



ou même on ne le distingue plus du tout. Ils forment l'un et l'autre des buissons de 3 à 6 pieds, à rameaux dressés, à écorce d'un brun foncé; les jeunes rameaux sont grisâtres, à épiderme fendillé, se détachant en partie de l'écorce; les feuilles sont grandes pour le genre, longuement pétiolées, cordiformes à la base, à 3 ou 5 lobes.

De tous les ouvrages que j'ai pu consulter, il n'y a que la *Flora du Jura* de M. Godet qui donne une description exacte du Gros des rochers. Quelques autres ouvrages le distinguent par des caractères qu'il n'a pas, par ex: par des feuilles non cordiformes; elles sont cependant en coeur, même plus fortement que celles du Gros rouge, au moins dans les exemplaires que j'ai sous les yeux; elles sont un peu plus grandes dans le Gros des rochers. Les seuls caractères qui puissent le faire distinguer sont: la couleur rougeâtre des fleurs et surtout les petits cils qui bordent les divisions du calice.

Les fruits de ces deux espèces se ressemblent; ils sont disposés en grappes pendantes, d'un goût acide agréable, un peu moins sucré dans le Groseiller des rochers que dans l'autre et légèrement plus gros. J'en ai cueilli et mangé à la Combe du Valanvron, et je les ai pris pour les fruits du Gros rouge.

Ce joli arbuste croît seulement dans le Jura central ou méridional aux endroits rocailleux frais et ombragés; il est plutôt rare que commun. Je l'ai trouvé à la Chaux-de-fonds, au bord est du bois au-dessus de l'hôpital et près du chemin du Creux des Ollives aux Crosettes; au haut du sentier de la brûlée tout près de la route; à la Combe du Valanvron; à Chaumont, au bord d'un chemin de forêt. Il est en outre généralement cultivé dans les jardins à Chaumont, et je crois pouvoir dire dans presque tout le haut Jura neuchâtelois, où il présente cependant une légère différence avec le type sauvage; les fleurs sont peut-être un peu moins rouges et les divisions calicinales moins fortement ciliées, différence qu'il doit sans doute à la culture.

Je recommande ce Groseiller à l'examen des jeunes clubistes qui pourront s'assurer s'il est généralement cultivé dans nos hautes vallées. Je serais charmé de recevoir des renseignements à cet égard, soit directement soit par l'organe du Rameau de Sapin.

Chaumont Avril 1867.

Sire inst. à Chaumont.



La séance donnée par le Club jurassien, le 15 Mars dernier, en faveur de l'introduction de plantes alpines dans le jardin anglais de Neuchâtel, a pleinement réussi, grâce au concours obligeant de M. M. Desor, Ch. Godet, Sacé prof., que l'on trouve toujours prêts à mettre leur science et le charme de leur parole au service d'œuvres utiles. Plusieurs jeunes clubistes M. M. G. Guillaume, Ch. Ferret, Louis Perrier, Paul Robert, E. Humbert et F. Châtelain ont pris une part active au succès de la soirée par des travaux qui ont été accueillis avec intérêt.

On a pu, par ce moyen, effectuer la plantation projetée; plus de 300 espèces de plantes alpines ornent le jardin et lui donnent une valeur qui sera comprise et appréciée par notre public et par les étrangers qui visitent notre ville. En souvenir de cette séance, nous donnons ici la Rose des Alpes dessinée à cette occasion pour décorer la carte d'entrée.

La Rédaction.

Nous rappelons aux sociétaires que la réunion réglementaire générale du Club jurassien aura lieu cette année, le 30 Mai, jour de l'Ascension, au Creux du Nant. Ce choix est justifié par la beauté du site, par son intérêt géologique et botanique, par sa position centrale, sa proximité d'une gare et par son facile accès. Le fond du Cirque grandiose, au pied des escarpements qui élèvent leurs assises majestueuses à une hauteur de près de mille pieds, l'architecture de la montagne mise à découvert par une rupture énorme, la richesse exceptionnelle de la flore, la Fontaine froide avec sa source mystérieuse et ses décors pittoresques, n'est-ce pas le cadre qui convient le mieux à une séance du Club jurassien! Nous espérons que les sociétaires, même les plus éloignés, prendront leurs mesures pour arriver en grand nombre à ce rendez-vous de l'étude et de l'amitié. Nous engageons les parents à accompagner leurs fils, non pas seulement pour les surveiller, mais pour se réjouir au spectacle d'une jeunesse qui s'efforce de développer, par le travail, son intelligence et son cœur. — Nous annonçons pour cette époque les Papillons du Canton de Neuchâtel, dessinés par M<sup>me</sup> Favre G<sup>e</sup>. — Le Comité.